



GRANDIR AU PAYS, VIEILLIR AU PAYS

LIN Ming-teh¹

La poésie moderne taïwanaise, celle qu'on appelle la Nouvelle Poésie, est née durant la période du gouvernement japonais (1895-1945) : elle était écrite en chinois vernaculaire comme sa sœur du Continent ou bien en japonais. Après la défaite du Japon et l'arrivée du gouvernement national à Taiwan, son développement a été entravé par l'idéologie officielle, qui promouvait les arts et la littérature anticommunistes et la culture traditionnelle, et a souffert de la double coupure qui s'était instaurée avec la tradition littéraire du 4 mai 1919 dont elle était issue et avec la littérature taïwanaise locale. Néanmoins, une fois franchie l'étape douloureuse au cours de laquelle la « génération translangue » a dû réapprendre à écrire en chinois, elle a connu un nouvel essor grâce à l'effort conjoint de poètes du continent arrivés sur l'île et de poètes locaux, rassemblés au sein de sociétés poétiques telles que « Poésie moderne » (1953), « Étoile bleue » (1954), « Epoch » (1954) ou « Le chapeau de bambou » (1964). La levée de la Loi martiale en 1987 a fait entrer Taiwan dans une période marquée par le pluralisme et la mise en valeur de la culture locale, laquelle a accédé progressivement à une position dominante. La Nouvelle Poésie s'est elle-même diversifiée, donnant naissance à de multiples

1. Lin Ming-teh, ancien professeur et vice-président de l'université Normale de Zhanghua, a dirigé un ouvrage sur Wu Sheng portant ce titre, et paru en 2008 aux éditions Chenxing.





courants tels que la poésie politique, la poésie de la ville, la poésie en taïwanais, la poésie post-moderne ou la poésie populaire. Les jeunes poètes, comme ceux d'âge moyen, se sont trouvés confrontés à de nombreuses questions relevant de la réflexion politique ou touchant aux problèmes environnementaux, à la situation des communautés défavorisées, etc. Dans ce paysage bigarré, Wu Sheng, le poète du réalisme social, fait entendre une voix particulièrement originale : depuis 60 ans, ses poèmes et ses textes en prose rendent compte du vécu de la société taïwanaise et de l'histoire de l'île, dont il est à la fois un acteur et un témoin.

Un poète du réalisme social

Wu Sheng, de son vrai nom Wu Shengxiong, est originaire du canton de Xizhou, dans le comté de Zhanghua, à Taiwan, où il est né le 8 septembre 1944. Son père, Wu Tiandeng (1914-1966), qui travaillait à l'Association paysanne du canton de Xizhou, mourra prématurément dans un accident de la route ; quant à sa mère, Chen Chun (1914-1999), c'était une paysanne des plus traditionnelles. Il est le quatrième d'une fratrie de sept enfants.

Son goût pour l'écriture lui est venu dès l'époque où il faisait, à Zhanghua, ses études secondaires, quand il est tombé par hasard sur des revues artistiques et littéraires qu'il s'est mis à dévorer. Il a pensé alors qu'il pourrait lui aussi proposer un jour des textes à des publications. Et tout le temps où il a fréquenté le lycée Shulin du comté de Taipei, il aimait s'attarder devant les caisses à bouquins du poète Zhou Mengdie (1921-2014) à Taipei, rue Guling et rue Wuchang. C'est donc au cours de ces années qu'il a commencé à écrire de la poésie, des poèmes fortement influencés par le moder-





nisme qui ont paru dans des revues telles que *Wenxing* (*Étoile des lettres*) et *Lanxing* (*L'Étoile bleue*).

Il intègre ensuite l'École d'agronomie de Pingdong dont il sort diplômé en 1971. De retour au pays, il épouse Zhuang Fanghua (1950-), dont il aura trois enfants.

Wu Sheng a enseigné la biologie au collège de Xizhou, établissement où exerçait également sa femme, et en dehors des cours il aidait sa mère aux travaux des champs, partageant ainsi son temps entre l'agriculture et l'enseignement, mais sans négliger pour autant la lecture et l'écriture. C'est ainsi qu'en 1980, il a passé quatre mois en tant qu'écrivain invité à l'Iowa Writers' Workshop de l'université de l'Iowa.

En 2000, Wu Sheng et sa femme ont pris leur retraite. Ils abandonnent alors la riziculture pour l'arboriculture : l'année suivante, en écho au projet de « reforestation en plaine » lancé à l'époque par le Bureau de la foresterie du Conseil de l'agriculture, ils plantent sur un peu plus de deux hectares de terre noire 3 000 arbres appartenant à des espèces endémiques de Taiwan. Ils ont donné à cet *arboretum* le nom de « Jardin Pur », *Chun yuan*, en référence au prénom de la mère de Wu Sheng, Chun.

Enfin, en 2018, Wu Sheng et son épouse ont cédé le « Jardin pur » à leur fils aîné Xianning et à la femme de celui-ci, lesquels ont installé dans un coin de la forêt une école Waldorf, un endroit où les enfants peuvent retourner dans la forêt pour y suivre les enseignements de la nature et y développer une personnalité autonome.

Une poésie engagée

Wu Sheng, qui a grandi à la campagne, qui a fait des études d'agronomie et a été lui-même agriculteur, a été





influencé profondément par la « culture du riz ». En tant que poète du réalisme social, il s'est évertué à « parler des Taïwanais, à raconter Taiwan, à décrire les paysages de Taiwan, à exprimer les sentiments des Taïwanais » dans une langue simple et par des images vivantes. La plupart de ses poèmes s'enracinent dans la vie réelle et battent au rythme du pouls de la société taïwanaise. En accord avec les sujets choisis, ils sont émaillés de mots taïwanais, et ce mélange souple de mandarin et de taïwanais renforce tout à la fois leur couleur locale et leur proximité avec le lecteur. Leur style est marqué, selon les propres termes du poète, par « la sobriété, la simplicité et la sincérité, l'absence d'affectation, d'enflure et de jeu gratuit ».

Wu Sheng a commencé à publier en 1959. Ont paru successivement cinq recueils de poésies : *Dérive* (1966), *Impressions de mon village* (1976), *Paroles pour les enfants* (1985), *Au revoir, mon village* (2000), *Il est encore jeune* (2014). Quant aux recueils de textes en prose, ils sont au nombre de sept : *La Paysanne* (1982), *L'épicerie du village* (1985), *Sans regrets* (1992), *Mieux vaut s'oublier* (2002), *Un poème, une histoire* (2002), *Notes sur la rivière Zhuoshui* (2002), *Mes amours, mes chagrins* (2019). On peut grossièrement diviser sa carrière en quatre époques :

La première période (1959-1970) est celle qui précède les expériences au sein de la société, celle des années de lycée et du service militaire, en passant par les années d'étude à l'école d'agronomie. Wu Sheng est alors profondément influencé par le modernisme.

Les vingt années suivantes (1971-1990) sont la période des expériences sociales, la période qui va de ses 27 ans à ses 46 ans, aussi bien son expérience au sein de la cellule familiale que son expérience d'enseignant-paysan. Wu Sheng adopte alors un point de vue réaliste et approfondit sa





réflexion sur la poésie, la vie, la société, l'éducation, la politique, l'agriculture, l'écologie, la terre et la culture.

La décennie 1991-1999, est la période de l'engagement critique, celle au cours de laquelle Wu Sheng passe de l'idéal pur à l'action pratique, et quitte les coulisses pour le devant de la scène, endossant réellement le costume de l'intellectuel.

La dernière période, qui s'ouvre en 2000, est marquée par une réflexion sur l'existence empreinte de gravité. C'est durant ces années, confronté aux premiers effets de l'âge, que Wu Sheng compose sa série de poèmes intitulée *Méditations sur la vieillesse* (2005), textes dans lesquels il exprime son idéal : « Grandir au pays, vieillir au pays. » Examinant avec sagesse et détachement ce qui constitue la destination finale de chaque être humain, à savoir la mort, il propose qu'on ensevelisse les cendres des défunts sous des arbres plutôt que de les inhumer dans des cimetières. Mais ses pensées vont aussi à la nature et à la vie. Plus que jamais, il assume sa responsabilité de « citoyen de la terre » en cherchant activement à sauver les milieux naturels.

Une poésie éthique : de la famille...

L'œuvre de Wu Sheng renferme une puissante composante éthique, depuis l'éthique familiale jusqu'à l'éthique de la terre (de la nature), en passant par l'éthique sociale.

La famille est très présente dans la poésie de Wu Sheng. Il est question de ses ancêtres dans « Prologue » et dans « La Fête de la Pure Clarté » ; de son père dans « Sur la digue » ou « Dix ans » ; de sa mère dans « La Glèbe », « Le Visage », « Les Mains » ; de son épouse dans « L'Escalier », « Inattendu », « Dans une forêt étrangère », « La Station du Sud, la gare de Gaoxiong » ; de ses enfants dans « Le





Fardeau », « Grandir », « N'ayez pas peur ».

Wu Sheng et sa femme habitent dans une maison traditionnelle en U disposée autour d'une cour intérieure, où ils ont élevé leurs trois enfants. Dans cette demeure, restaurée en 2000, trois générations habitent sous le même toit, et Wu Sheng et sa femme aident à s'occuper des cinq petits-enfants. Avec ce « doux fardeau », ils goûtent ensemble aux joies de la famille, témoignant ainsi de la force de l'éthique familiale. En 2009, Wu Sheng a fait construire dans la forêt de camphriers qui pousse devant la maison un bâtiment dédié aux livres, une « bibliothèque campagnarde », comme il se plaît à l'appeler. Haute d'un étage et demi et couvrant une surface d'environ 200 m², cette bâtisse simple et élégante, conçue selon des principes écologiques, remplit diverses fonctions : on y lit, on y écrit, on y discute, on s'y rassemble, on s'y repose. Les collections qu'abrite cette bibliothèque touchent à des domaines très variés : si la littérature, la poésie en particulier, y occupe la place d'honneur, on y trouve aussi des ouvrages sur la botanique, l'écologie ou l'agronomie, ainsi que des revues comme *La Chine libre* ou *Étoile des lettres*, qui ont nourri l'humanisme de Wu Sheng et son opposition au gouvernement autoritaire. Le but de Wu Sheng est de faire de la famille Wu une famille de lettrés, en plongeant ses enfants et ses petits-enfants dans un environnement favorable : il faut voir là une manifestation supplémentaire de la conscience éthique qui l'anime.

Les poèmes sur l'éthique sociale sont surtout rassemblés dans les recueils *Impressions de mon village* et *Paroles pour les enfants*. Sans aucun doute, il s'agit là d'un élargissement de l'éthique familiale, le résultat de l'effort du poète pour voir les choses du point de vue des autres. De retour dans son pays natal, Wu Sheng s'est occupé des enfants du village avec générosité, dans l'espoir que :





L'enfant qui grandit tel un arbre sauvage
Dans un monde sans faux-semblant
Une fois grand saura respecter
La moindre trace de labeur
Et il saura être reconnaissant

(« Grandir »)

Il dessine sobrement la physionomie des ancêtres du vil-
lage, pénètre dans l'âme des vieillards et raconte leur destin
commun :

Des milliers de bouches, comme une seule bouche
Une bouche maladroite
Qui depuis toujours répète cette chanson
Chante le chant du destin
Chante la gloire tragique depuis des milliers d'années
(« La chanson dit : c'est ainsi »)

À travers la métaphore de la sensitive, il évoque le carac-
tère des gens de son village :

Oui, nous sommes mal à l'aise
Rétives
Au moindre toucher
Dès que nous entendons quelqu'un s'approcher
Nous nous replions de toutes nos forces
En nous protégeant
Derrière nos petites épines serrées
(« Les Sensitives »)

Il souligne aussi leurs qualités morales, notamment leur
fidélité à la mémoire des ancêtres, telle qu'elle se manifeste





lors de la fête de Qingming (Pure Clarté), la fête des morts chinoise :

Chaque fois que les habitants de mon village honorent leurs ancêtres

Ils aperçoivent distinctement

Leurs propres noms gravés distinctement

Sur chaque pierre tombale

(« La Fête de la Pure clarté »)

... à la terre

L'attachement et l'amour profond que Wu Sheng éprouve pour la terre lui viennent sans doute de sa mère, laquelle disait : « On ne peut pas vivre sans la terre » (« La Terre », in *Mieux vaut s'oublier*). Dans plusieurs poèmes du recueil *Impressions de mon village*, tels que « La Glèbe », « Le Visage », « Les Mains », « Les Pieds » et « Le Pique-nique », il évoque la figure de la paysanne, qui renvoie à la terre-mère. La paysanne est convaincue que rien ne vaut le travail de la terre : « travailler aux champs, c'est ce qu'il y a de plus sûr ». Habité par cette conscience de la terre qu'il a héritée de sa mère, Wu Sheng s'est investi dans l'agriculture, bras et pieds nus, la houe et la charrue à la main.

Des empreintes de pas maladroitement

Alignées le long des champs généreux,

Dans les traces laissées par la sueur inépuisable des ancêtres

Sont écrites sur la terre sincère

Ils ne se battent pas, ils ne se disputent pas,

Ils attendent silencieusement





(« La Terre »)

Et comme les paysans dont parle ce poème, il a fait le serment de ne pas quitter la terre :

Et si un jour ils sont contraints de s'arrêter
Ils sont prêts à s'allonger pour se fondre
Avec la terre généreuse

(« La Terre »)

Pour Wu Sheng, planter un arbre c'est « peiner pendant une génération pour que les trois générations suivantes puissent profiter de l'ombre ». La reforestation est à ses yeux un premier pas vers la construction de la patrie de ses rêves, et un geste essentiel destiné à sauver la qualité de l'environnement de Taiwan et à rendre son vrai visage à la « belle île » (Formosa). Il agit comme un « citoyen de la Terre », œuvrant pour sa protection. Ses idées morales profondément enracinées se sont élargies à partir du cœur que constitue l'éthique familiale, pour embrasser, au-delà du cercle familial, les autres cercles concentriques que sont l'éthique sociale et l'éthique de la terre (de la nature). C'est là que réside la structure profonde de sa poésie, et c'est ce qui en fait tout l'intérêt.

Un disciple d'Aldo Leopold

Wu Sheng, comme sa femme, se reconnaissent dans les idées d'Aldo Leopold (1887-1948), le « père de la protection de l'environnement à l'époque moderne ».

Dans son *Almanach d'un comté des sables*, ce dernier déclare que l'« éthique de la terre » est une philosophie de





l'environnement, dont la valeur centrale est le concept de « communauté-terre », à savoir l'idée que la terre (ou la nature) est une communauté qui comprend les êtres humains mais aussi les animaux, les plantes, le sol et l'eau. L'« éthique de la terre » n'affirme pas seulement le « droit de continuer à exister » pour les membres de la communauté, elle implique aussi le respect de la valeur intrinsèque des autres membres. Ce point de vue éthique devrait nous amener à éprouver un « sentiment de honte » face à la destruction de la terre. Leopold affirme que les lieux sauvages ont aussi une « valeur esthétique ». Nous avons besoin d'une nature complète et pour cela nous devons comprendre les besoins des autres êtres vivants, c'est à cette condition que nous deviendrons des « citoyens de la terre » doués à la fois de rationalité et de sensibilité.

Leopold considère que le problème crucial du rapport de l'homme moderne à la nature vient de ce que les hommes voient la terre comme leur propriété, et c'est pourquoi il suggère de développer les relations au sein de la communauté plutôt que de chercher à exploiter et à dominer la terre. En tant que membre de la communauté, l'homme a des droits mais aussi des devoirs envers la terre : c'est ce qu'on appelle la « conscience écologique ». Selon cette « conscience écologique », aucun être vivant n'est « inutile », et on ne saurait enfreindre le droit à exister de tout être vivant sous prétexte qu'on ne peut pas en tirer un bon prix. Leopold s'oppose à un système de protection des ressources naturelles fondé uniquement sur l'intérêt économique : il estime que c'est l'« éthique de la terre » qui doit servir de lien entre les droits et les devoirs.

L'amour de Wu Sheng pour la terre peut se mesurer à l'aune de cette « éthique de la terre » et de cette





« conscience écologique », qui font de lui un « citoyen de la terre » dans l'âme.

L'écrivain, qui s'est toujours intéressé de près à la politique, aux élections, à l'agriculture ou à la protection de l'environnement, s'est régulièrement exprimé sur ces sujets dans ses poèmes ou dans ses textes en prose, en s'engageant parfois de façon très radicale. En 2010, par exemple, pour dénoncer le projet de vapocraqueur n° 8 lancé par Guoguang (« Lumière du pays ») Petrochemical, il écrit un texte, « Tout ce que je peux faire, c'est t'écrire un poème », dans lequel il en appelle à une défense collective de l'environnement dans l'île.

Bientôt l'appétit des développeurs
 Nous offrira un horizon bouché
 Un ciel pollué par les fumées grasses des cheminées
 Bientôt l'intérêt d'une minorité
 Capttera les ressources en eau
 Et nous offrira la sécheresse en retour
 Bientôt la majorité silencieuse
 Laissera périr les poissons amphibiens, les crabes
 violonistes et les râles
 Les aigrettes et les dauphins
 Et même les paysans et les pêcheurs
 Pour la prospérité que nous vantent les slogans

Et la même année, lorsque les autorités du comté de Miaoli, sous prétexte de développer la région, procèdent à des expropriations autoritaires de terres agricoles à Dapu et chassent les agriculteurs de chez eux, il exprime sa tristesse dans un autre poème intitulé « Les Pelleteuses sont entrées dans les rizières ». En 2011, encore, quand le Central Taiwan Science Park de Erlin tente de détourner l'eau à son





seul profit, il soutient les paysans de la Société d'entraide dans le combat qu'ils ont engagé afin de protéger le réseau d'irrigation, si vital pour ce district agricole, et compose à cette occasion un texte, « Qui a le droit de décider du destin d'un canal d'irrigation ? », dans lequel il prend une fois encore la défense de la terre.

C'est dans le même souci écologique que Wu Sheng a persuadé les autorités du district de Xizhou d'aménager, au début des années 2010, le premier cimetière boisé de Taiwan, sur le modèle de celui de Stockholm. Plusieurs centaines de magnolias issus du « Jardin pur » y ont été transplantés.

Une poésie politique

Wu Sheng est toujours resté à l'écoute de la société taïwanaise, et l'histoire de l'île se reflète dans nombre de ses poèmes. Sous le couvert d'une leçon de morale adressée aux enfants, « Si » évoque en réalité la rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et Taiwan (1979), ressentie sur l'île comme une trahison :

Si ton meilleur ami
 Refuse ta compagnie
 Ah mon enfant ! Ne pleure pas de dépit
 Ne blâme surtout pas les autres
 Tu dois faire un retour sérieux sur toi-même

(« Si »)





Et derrière les conseils prodigués à un frère aîné, c'est un appel à la tolérance et à la justice, au lendemain de l'affaire *Formosa*², qui est lancé ici :

Les flambées d'orgueil
Sont autant de graines de haine
Semées sur une plaie profonde
Elles vont germer et pousser en secret
(« N'oublie pas »)

Des débuts de la période de la terreur blanche (1949) à la levée de la Loi martiale (1987), puis à l'alternance politique (2000) et jusqu'à aujourd'hui, Wu Sheng a vécu les heures difficiles de Taiwan et a fait souvent entendre une voix passionnée, ne craignant pas de s'engager tout en étant taraudé par le sentiment d'impuissance.

Mes vers ne sont ni des balles ni des épées
Je ne puis intimider personne
Et ne plierai le genou devant personne
Me restent ces mots emplis de larmes
Qu'inlassablement je récite
Qu'inlassablement j'adresse au ciel et à la terre
(« Tout ce que je peux faire, c'est t'écrire un poème »)

La notoriété de Wu Sheng lui a valu d'être nommé en 2016 conseiller auprès de la présidence de la République.

2. Le 10 décembre 1979, pour célébrer la Journée des Droits de l'homme, la revue *Formosa* avait organisé à Gaoxiong (Kaohsiung) un grand rassemblement qui dégénéra en affrontements avec la police.





*
* *

Ainsi la poésie de Wu Sheng est intimement liée au terroir, et plus précisément au comté de Zhanghua qui l'a vu naître : c'est là qu'il a enseigné et travaillé la terre, sans jamais cesser d'écrire. Mais son amour de la vie et l'intérêt qu'il porte à la société dépassent de loin les frontières de son village natal : dans ses poèmes, il dénonce inlassablement les blessures infligées à la terre et les tragédies du monde. C'est toutefois à partir de 1991 qu'il a associé l'action aux idées, devenant par là un authentique intellectuel.

Ses trois cents poèmes témoignent d'un parcours de vie et l'éclairent. Et ils sont aussi un témoignage vibrant sur l'histoire de la « petite île » de Taiwan.

Ils me demandent pourquoi je ne suis pas pressé de partir
Tout à coup, je reste sans voix
Ah petite île, je n'avais jamais pensé
Qu'il me faudrait justifier
Mon amour profond pour ce pays qui m'a nourri

(« Petite Île »)

(traduit par Isabelle Rabut)

